

en une semaine; Isaïe prenait six soirées, l'Épître aux Romains, deux. Comme on ne pouvait avoir assez d'exemplaires du Psautier, chaque moine était tenu de savoir le livre des Psaumes par cœur<sup>1</sup>.

Beaucoup de simples fidèles savaient aussi les Psaumes de mémoire, à force de les entendre chanter. S'ils n'avaient pas les mêmes ressources que les religieux pour apprendre à connaître les Saintes Écritures, on ne négligeait rien pour leur enseigner l'histoire sainte et les familiariser avec l'Évangile. On leur lisait tous les dimanches la parole sacrée dans les églises, on la leur commentait, et les parents dans leur maison, les moines dans les écoles des couvents inspiraient aux enfants un tel amour de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils les instruisaient si parfaitement, que la connaissance en était plus générale qu'aujourd'hui, malgré les moyens d'instruction beaucoup plus nombreux et plus commodes dont nous disposons maintenant. Jamais la Bible n'a été plus populaire qu'au moyen âge; jamais elle n'a été plus respectée et plus honorée. Même ceux qui ne savaient point lire apprenaient à la connaître. Elle était en quelque sorte toute la vie intellectuelle du peuple. Il voulait en voir partout le souvenir et l'image. Dans les chaires, il l'entendait expliquer; dans les églises, dans les maisons, dans les rues, ses regards ne rencontraient guère et ne voulaient rencontrer que des sujets bibliques. S. Nil, dans une de ses lettres, nous apprend qu'à la fin du iv<sup>e</sup> siècle ou au commencement

<sup>1</sup> L. Roussel, *La Bible et son histoire*, p. 150.

du v<sup>e</sup>, on couvrait « les murs des églises des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, afin que ceux qui ne connaissent point les lettres et ne peuvent lire les Écritures, connaissent ainsi les enseignements qu'elles renferment<sup>1</sup>. » Choricus de Gaza nous a laissé la description des peintures d'une des églises de cette ville : on y voyait la plupart des faits évangéliques<sup>2</sup>.

Le poète Villon, trop peu pieux lui-même, a bien fait exprimer par sa mère l'enseignement que les gens simples tiraient des sculptures et des peintures des églises :

Femme je suis povrette et ancienne  
Ne riens ne sçay; oncques lettres ne leuz<sup>3</sup>.  
Au monstier<sup>4</sup> voy<sup>5</sup>, dont suis paroissienne,  
Paradis peinct, où sont harpes et luz<sup>6</sup>;  
Et ung enfer où dampnés sont boulluz<sup>7</sup>;  
L'un me fait paour, l'autre joye et liesse, etc.<sup>8</sup>.

Il y avait les Bibles historiques à images pour tout le monde, et pour les illettrés celles qui portaient le titre significatif de *Biblia pauperum*<sup>9</sup>, qui étaient une sorte

<sup>1</sup> *Epist.*, l. iv, Ep. 61, t. LXXIX, col. 577.

<sup>2</sup> Choricus Gazæi *Orationes*, édit. Boissonnade, p. 91-98. Cf. Ch. Bayet, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes*, p. 57-62.

<sup>3</sup> « Leuz, » lus.

<sup>4</sup> « Monstier, » église du monastère.

<sup>5</sup> « Voy, » je vois.

<sup>6</sup> « Luz, » luths.

<sup>7</sup> « Boulluz, » bouillis.

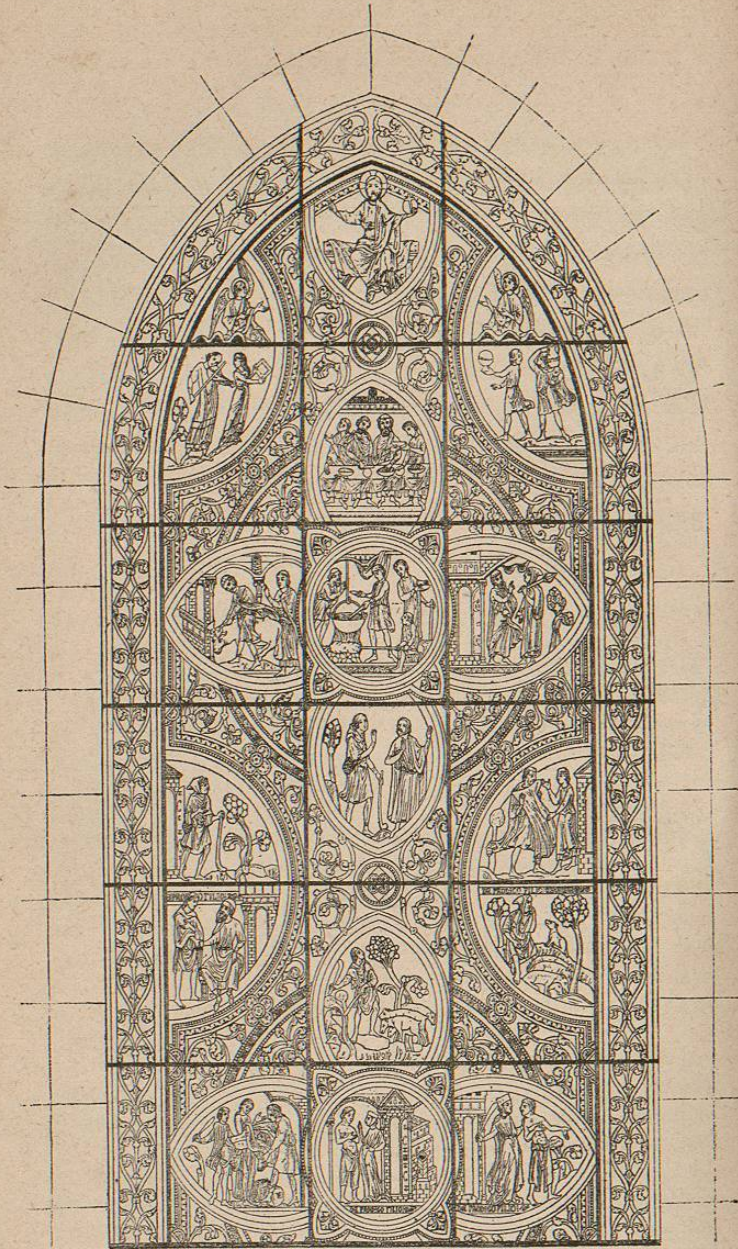
<sup>8</sup> F. Villon, *Ballade que Villon fait à la requeste de sa mère, pour prier Notre-Dame*, dans ses *Œuvres complètes*, in-18, Paris, 1867, p. 55-56.

<sup>9</sup> Quelques-unes de ces *Biblia pauperum* ont été rééditées de nos

d'écriture à l'usage de ceux qui ne savaient pas lire<sup>1</sup>. La foi de cette époque, son culte pour la parole de Dieu lui fit inventer deux des choses les plus caractéristiques de ce temps, les vitraux des cathédrales et les mystères. Le peintre et le sculpteur, malgré toutes les ressources dont ils disposent, furent impuissants à satisfaire la soif des fidèles qui avaient besoin de contempler la Bible entière. Le sculpteur ne peut figurer avec le marbre ou la pierre qu'un petit nombre de personnages; le peintre ne peut reproduire sur la toile ou sur le mur qu'une partie des scènes sacrées; ces arts bornés ne suffirent point au moyen âge. Il lui fallut un art plus ample et

jours. Elles se composent exclusivement d'images, accompagnées de courtes légendes qui servaient aux lettrés pour les expliquer, en cas de besoin, aux illettrés. *Biblia pauperum. Reproduced in fac-simile from one of the Copies in the British Museum, with an historical and biographical Introduction*, by J. Ph. Berjeau, in-f°, Londres, 1859 (B. N., A. 2092. Réserve). *Biblia pauperum, nach dem Original in der Lyceumsbibliothek zu Constanz* herausgegeben von Laib und Schwarz, in-4°, Zürich, 1867; Fr. J. Schwarz, *Die göttliche Offenbarung von Jesus-Christus nach der sogenannten Armenbibel*, 2<sup>e</sup> édit., in-4°, Fribourg-en-Brisgau, 1884; Joh. Klein et Max Schmalzl, *Biblia pauperum*, in-4°, Ratisbonne, 1885. Cf. P. Zorn, *Historia Bibliorum pictorum*, in-4°, Leipzig, 1743; R. Muther, *Die ältesten deutschen Bilder-Bibeln*, in-4°, Munich, 1883. Sur les *Biblia pauperum*, voir aussi J. Renouvier, *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas*, dans les *Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique*, in-8°, t. x, 1860, p. 55-67.

<sup>1</sup> « Quod legentibus scriptura, hoc idiotis præstat pictura cernentibus, quia in ipsa etiam ignorantes vident quod sequi debeant, in ipsa legunt qui litteras nesciunt, » dit très bien S. Grégoire le Grand. *Epist.* l. xi, *Ep.* XIII ad *Serenum Massil.*, t. LXXVII, col. 1128. Il écrit aussi ailleurs : « Idcirco enim pictura in ecclesiis adhibetur ut hi qui litteras nesciunt, saltem in parietibus videndo legant, quæ legere in codicibus non valent. » *Epist.* l. ix, *Epist.* cv, t. LXXVII, col. 1027.



19. — La parabole de l'enfant prodigue.

Vitrail de la cathédrale de Chartres (xiii<sup>e</sup> siècle).

plus vaste qui pût embrasser toute l'histoire sainte et il imagina l'art du verrier.

Le verrier, disposant de toutes les grandes baies qui abondent dans les églises<sup>1</sup>, ayant à son service non seulement des couleurs voyantes, mais aussi, si l'on peut dire, le soleil, qui les éclaire, les rehausse et en quelque sorte les anime, le verrier peut représenter sur ces fenêtres, en petites dimensions, que l'astre du jour saura bien rendre visibles aux yeux des fidèles, l'histoire sainte entière, depuis la création d'Adam jusqu'à l'ascension de Notre-Seigneur, depuis la chute de l'homme jusqu'à l'entrée des élus, après le dernier jugement, dans la Jérusalem céleste que saint Jean nous décrit dans l'Apocalypse<sup>2</sup>. C'est ce qu'il fit. Les vitraux des cathédrales et des grandes églises devinrent comme une Bible en images, Bible aux brillantes couleurs que font étinceler et flamboyer les rayons du soleil. Le verre perdit en

<sup>1</sup> La cathédrale de Bourges ne compte pas moins de 183 verrières, presque toutes du xiii<sup>e</sup> siècle, et l'on n'y voit pas moins de 2,451 figures. Ce sont peut-être les plus belles de France pour la pureté des types, l'harmonie et l'éclat des couleurs. Ce qui prouve combien les vitraux étaient populaires, c'est que la plupart de ceux de cette cathédrale ont été exécutés aux frais des corporations de métiers. Voir Cahier et Martin, *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, in-f<sup>o</sup>, Paris, 1841-1844; de Girodot et Durand, *La cathédrale de Bourges*, in-12, Moulins, 1849; Romelot, *Description historique de l'église métropolitaine de Bourges*, in-8<sup>o</sup>.

<sup>2</sup> Voir, Figure 19, la parabole de l'enfant prodigue représentée dans un vitrail, du xiii<sup>e</sup> siècle, de la cathédrale de Chartres. Nous reproduisons seulement la moitié supérieure. — On compte 146 fenêtres dans la nef de Notre-Dame de Chartres. Ses vitraux ne contiennent pas moins de 1,350 sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament et de l'histoire de l'Église. Voir *Monographie de la cathédrale de Chartres publiée par les soins du ministre de l'instruc-*

quelque sorte sa fragilité; soutenu par de puissantes armatures, il acquit une grande solidité et le peuple eut ainsi son Écriture Sainte constamment sous les yeux; les ignorants qui ne savaient pas lire dans les manuscrits de parchemin comprirent aussi bien que les lettrés ces tableaux qui parlent aux yeux et dont l'éclat charme et ravit. Les vitraux du moyen âge furent une œuvre d'art, mais ils furent aussi un moyen d'enseignement, en même temps qu'un acte de foi et un hommage rendu à nos Saints Livres<sup>1</sup>.

Et cependant l'amour du peuple chrétien pour la parole de Dieu était si grand que toutes les merveilles du peintre verrier ne purent lui suffire. Non content d'entendre lire l'Écriture et de la voir figurée sous ses yeux, il éprouve de plus le besoin de la faire revivre, en quelque sorte, en sa présence et il crée ainsi une seconde fois l'art dramatique qui semblait perdu. Ce n'est

*tion publique* (sur les dessins de Lassus), Atlas, in-f°, Paris, 1867; Rouillard, *Histoire de l'église de Chartres*; A. Gilbert, *Description historique de l'église cathédrale de Chartres*, in-8°, Chartres, 1825; Bulteau, *Description de la cathédrale de Chartres*, in-8°, Chartres, 1850. Cf. N. H. J. Westlake, *History of design in painted glass*, 3 in-f°, Londres, 1879-1886 (cf. spécialement t. III, p. 57); L. Magne, *Le vitrail*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, février, mai et juillet 1885, n° période, t. XXXI, p. 138-163, 417-424; t. XXXII, p. 53-60; Gerspach, *L'art de la verrerie*, in-8°, Paris, 1885; Ed. Garnier, *Histoire de la verrerie et de l'émaillerie*, in-4°, Tours, 1886.

<sup>1</sup> Il n'y eut pas jusqu'à la tapisserie qui ne fût mise à contribution pour multiplier dans les églises les représentations des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Voir J. Guiffrey, *Histoire générale de la tapisserie, France*, in-f°, Paris, 1886, p. 10, 12-13, 36, etc.; Müntz, *Histoire générale de la tapisserie, Italie*, in-f°, Paris (1884), p. 19, 47, 60, etc.

pas assez, à son gré, que les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament soient partout reproduites par des arts morts et muets, il veut participer au bonheur de ceux qui ont vécu avec les patriarches, les Apôtres et le Sauveur des hommes; lui aussi, il veut les voir, les entendre, et pour ainsi dire les toucher; il faut qu'Adam, Ève, Noé, Abraham, David, les prophètes, et surtout Notre-Seigneur et ses disciples, la sainte Vierge, saint Joseph, Lazare, Marie-Madeleine, apparaissent devant lui, parlent et agissent sous son regard, à la portée de son oreille, il lui faut, en un mot, le spectacle des mystères, qui ont dû ainsi leur origine à un besoin de foi et d'amour.

Les mystères sont donc la Bible mise en drame, l'histoire sainte représentée au vif, un moyen d'honorer l'Écriture et de la faire mieux connaître. Tous les principaux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui apparaissent tour à tour, inculquent au peuple chrétien les vérités saintes, ils lui parlent de ce qu'il aime, ils le font vivre au milieu de ces scènes qui le charment et le ravissent. Chaque acteur est comme un répétiteur et un commentateur des Livres Saints et dit à sa manière :

Oy, le peuple que Dieu veul prandre,  
Entandz, ce tu ne veulz mesprandre  
Je suis Moyse, votre propphete,  
Quil au nom de Dieu vous repete,  
Ces miracles qu'avez veü.  
Et de par Dieu apperceü<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans Marius Sepet, *Les prophètes du Christ, étude sur les ori-*

Ces drames chrétiens, souvent naïfs, mais où l'on rencontre aussi des scènes admirables et de profonds enseignements<sup>1</sup>, furent donc eux aussi, dans leur institution primitive et dans la pensée qui leur donna nais-

*gines du théâtre au moyen âge* (Extrait de la *Bibliothèque de l'école des Chartes*), in-8°, Paris, 1878, p. 174. Voir cette savante étude.

<sup>1</sup> Sur les mystères, souvent mal compris, mal jugés, voir Berriat Saint-Prix, *Recherches sur les anciens mystères*, in-8°, Paris, 1823; A. Jubinal, *Fragment de la Résurrection*, Paris, 1834; Id., *Mystères inédits*, 2 in-8°, 1836-1837; O. Leroy, *Études sur les mystères*, in-8°, Paris, 1837; Id., *Histoire comparée du théâtre et des mœurs en France dès la formation de la langue*, in-8°, Paris, 1844; Ch. Magnin, *Histoire des origines du théâtre moderne, Prolégomènes*, in-8°, Paris, 1838; Cours à la Faculté de Paris, dans le *Journal de l'instruction publique*, année 1835-1836; divers articles dans le *Journal des Savants*, année 1846, p. 1-16, 76-93, 449-465, 544-558, 626-637; année 1847, p. 36-53, 151-162; année 1860, p. 309-319, 521-540; année 1861, p. 481-503; Id., *Les origines du théâtre antique et du théâtre moderne, depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle*, in-8°, Paris, 1868; de Monmerqué et Fr. Michel, *Théâtre français au moyen âge*, in-8°, Paris, 1839; Édelestand de Ménil, *Origines latines du théâtre moderne*, in-8°, Paris, 1849; P. Piolin, *Mystères qui ont été représentés dans le Maine*, in-8°, Angers, 1853; Luzarche, *Adam, drame anglo-normand du 13<sup>e</sup> siècle*, Tours, 1854; V. Fournel, *Curiosités théâtrales anciennes et modernes*, in-16, Paris, 1859; De Coussemaker, *Drames liturgiques du moyen âge*, in-4°, Rennes, 1860; Félix Clément, *Liturgie, musique et drame au moyen âge*, dans les *Annales archéologiques* de Didron, t. VII, 1847, p. 303-320; de la Villemarqué, *Le grand mystère de Jésus*, in-8°, Paris, 1865; Ch. Wright, *Early Mysteries*, 1837; Marius Sepet, *Le drame chrétien au moyen âge*, in-12, Paris, 1878; B. Froning, *Zur Geschichte und Beurtheilung der geistlichen Spiele des Mittelalters, insonderheit der Passionsspiele*, in-8°, Francfort sur le Mein, 1884; L. T. Smith, *York plays, The plays performed... on the day of Corpus Christi in 14. 15 and 16 Centuries*, in-8°, Oxford, 1885; *Le Mystère du Viel Testament*, publié par J. de Rothschild, 4 in-8°, Paris, 1878-1884.

sance<sup>1</sup>, un hommage rendu aux Saintes Écritures. Un sermon précédait généralement la représentation du mystère et en expliquait le sens. Avant de la commencer, un acteur s'avancait sur le devant de l'estrade et l'annonçait en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous allons représenter devant vous tel ou tel mystère. » Enfin, quand tout était fini, les spectateurs remplis d'un pieux enthousiasme, chantaient en chœur un *Te Deum* solennel, pour remercier le Seigneur des scènes sacrées qu'ils venaient de voir de leurs yeux<sup>2</sup>.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions raconter en détail tout ce que la piété des fidèles fit, pendant les siècles de foi, en l'honneur et à la gloire de la parole de Dieu. Que serait-ce donc, si nous pouvions pénétrer au fond des âmes et dire toutes les merveilles que la lecture et la méditation de l'Écriture y ont opérées? Les plus grands hommages qui lui ont été rendus, ce sont assurément les changements qu'elle a produits dans les cœurs, les vertus dont elle a été la source, le bien, en un mot, qu'elle a inspiré. Ceux qui l'ont le mieux honorée, ce sont ceux qui en ont le mieux profité pour l'amendement de leur conduite et la sanctification de leur vie, car c'est dans ce but qu'elle nous a été donnée<sup>3</sup>. Mais la plupart des fruits de grâce qu'elle opère dans les âmes échappent

<sup>1</sup> Les saints figurèrent aussi dans les mystères, comme sur les vitraux des églises, mais les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament eurent toujours la plus grande place.

<sup>2</sup> Marius Sepet, *Le drame chrétien au moyen âge*, p. 31, 43, etc.

<sup>3</sup> « Non propterea datæ sunt nobis Scripturæ ut illas in libris tantum habeamus, sed ut in cordibus insculpamus, » dit S. Jean Chrysostome, *Hom. in Joa.*, xxxii, 3, t. LIX, col. 187.

pent au regard des hommes et ne sont vus que de l'œil de Dieu, qui peut ainsi s'applaudir de nous avoir adressé sa parole puisqu'elle ne retourne point à lui vide et sans effet. Il a le droit d'être satisfait, comme aux premiers jours du monde, en considérant son œuvre : *Et vidit quod esset bonum.* « Et il vit que c'était bon. »

Cependant les contradictions n'ont pas manqué à la parole divine. Les hérétiques et les païens l'avaient attaquée aux premiers jours du Christianisme. Maintenant qu'il n'y a plus de païens, les hérétiques vont seuls continuer la guerre, guerre sans grand éclat, mais qu'il nous faut décrire. Après avoir vu ce qu'ont fait pour l'Écriture les fidèles disciples du Christ, il nous faut continuer le récit de ce qu'ont fait contre elle ses ennemis.

## CHAPITRE II.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES ATTAQUES CONTRE LA BIBLE  
PENDANT LE MOYEN AGE.

La Bible régna en souveraine, sans contestation sérieuse, pendant plus de mille ans. Du quatrième au septième siècle, l'Église eut à lutter contre de nombreuses et redoutables hérésies, dont plusieurs, comme l'arianisme et le pélagianisme, voulaient donner à la raison une trop large part<sup>1</sup>, mais, orthodoxes et hérétiques, en désaccord profond sur les points les plus graves de la foi, s'accordaient néanmoins, pour la plupart, à reconnaître dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament la parole de Dieu; s'ils se séparaient dans l'interprétation du texte sacré, ils n'en admettaient pas moins les uns comme les autres l'autorité irrécusable. Cet état de choses dura jusque vers l'époque de la Renaissance et ne changea

<sup>1</sup> Théodore de Mopsueste en particulier fut, sur ce point, un précurseur de nos modernes rationalistes, par ses idées sur Job, les Proverbes et le Cantique des Cantiques, les Évangiles, etc. Voir ses opinions à ce sujet, condamnées par le v<sup>e</sup> Concile oecuménique, Mansi, *Conc.*, *Conc. Constantinop.* v, coll. iv, 13 et suiv., t. ix, col. 208 et suiv.